

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

## ESQUISSES INDIENNES.

## FELLUNA,

## LA VIERGE IROQUOISE.

## III.

## LA POURSUITE.

(Suite.)

Personne ne saurait se faire une juste idée de la sagacité que déploie un Indien qui suit une piste, s'il n'en a été le spectateur : une branche cassée, des feuilles qui jonchent le sol, une tautte d'herbe écrasée et beaucoup d'autres indices du même genre suffisent pour lui montrer la route suivie par son ennemi ou l'animal qu'il chasse.

Le Gros-Renard, sans dévier du chemin parcouru par les Hurons, parvint à l'éclaircie où ils avaient pris leur repas, peu de temps après qu'ils s'en furent éloignés. Le singulier ouvrage de captive Iroquoise n'échappa point à son œil attentif. Il se dit après l'avoir examiné avec soin :

— Ces petits bâtons marqués de la figure de la tortue représentant autant de guerriers hurons de la tribu qui a choisi ce reptile pour emblème. L'arc tendu au-dessus désigne la ligne que décrit le soleil dans sa course quotidienne ; l'épauille, faite à l'un de ses deux bouts, signifie que cet astre allait descendre derrière les arbres, lorsque passèrent ici ceux dont on a voulu révéler le nombre et la nationalité.

Le Gros-Renard aperçut la broderie que l'Iroquoise avait fixée à un arbuste ; la reconnaissant pour l'un des ornements de sa fiancée, il jeta lamentablement son nom aux échos de la forêt.

Il ne douta point que la jeune fille ne fût captive ; mais, réfléchissant au peu de liberté que les sauvages laissent à leurs prisonniers, il ne pensa point que ce signal fût fait par elle. Il crut d'abord qu'il était l'œuvre de ses ravisseurs, puis il trouva cette supposition absurde ; car il n'était pas vraisemblable que les Hurons eussent cherché à donner des informations sur

leur compte, eux qui avaient mis tant de soin à déguiser leurs traces.

Le Gros-Renard fit le tour des petits bâtons, en examinant minutieusement le terrain qu'il fouloit. Il trouva que deux pistes seulement aboutissaient à l'objet de ses observations. L'une était la sienne ; l'autre avait été laissée par des pieds si étroits, qu'elle devait être celle d'une femme. Tous ses doutes se dissipèrent : il était certain que sa fiancée avait voulu instruire de son enlèvement les chasseurs de sa bourgade qui passeraient dans cet endroit.

Le feu que les Hurons avaient allumé brûlait encore ; il pouvaient que ceux qui s'en étaient servis ne pouvaient être bien loin.

Le Gros-Renard, bien que fatigué par la longue marche qu'il avait déjà faite, ne voulut point se reposer ; il désirait rejoindre, avant la nuit, les ravisseurs de sa fiancée, puis, profiter de l'obscurité pour les surprendre. Mais une difficulté qu'il n'avait point prévue l'empêcha de partir aussitôt qu'il se le proposait. On se rappelle que les Hurons, avant de quitter le lieu où ils avaient campé, s'en étaient éloignés temporairement, les uns pour chasser, les autres pour ramasser du bois. Ils avaient laissé cinq traces, qui se dirigeaient toutes vers leurs pays. Le Gros-Renard se trouva dans une grande perplexité : craignant qu'ils ne se fussent dispersés, il voulait connaître le chemin qu'avaient pris ceux qui emmenaient sa fiancée. Il examina les pistes : il remarqua que trois d'entre elles s'éloignaient de l'éclaircie, mais que deux y revenaient. Il lui fallait trouver celle que les Hurons avaient laissée en continuant leur voyage. Sa perspicacité lui suggéra que ce devait être celle qui déviait le moins de la ligne qu'ils avaient suivie jusque-là.

Le Gros-Renard, s'étant mis en route de nouveau, parvint au cours d'eau dans le lit duquel Ontago et ses compagnons avaient passé. N'apercevant plus leurs traces, il soupçonna de suite le stratagème auquel ils avaient eu recours. Il marcha dans le ruisseau, lui aussi, examinant attentivement ses bords sablonneux, afin de découvrir l'endroit qu'ils avaient choisi pour s'en éloigner. Il n'eut pas parcouru deux arpents, qu'il remarqua une place où le sable était plus humide qu'ailleurs.